folklore

REVUE TRIMESTRIELLE ÉTÉ 1950

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille par Carcassonne Secrétaire :

René NELLI

Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction: 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne Abonnement: 30 fr. par an - Prix du numéro: 8 fr.

Adresser le montant au

Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

"Folklore"

Revue trimestrielle publiée par le Centre de Documentation et le Musée Audois des Arts et Traditions populaires

Fondateur le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Make AN L.C. ab terinoples selsus

Tome VIII

13^m Année — Nº 2 ÉTÉ 1950

Folklore (13^{me} année - n° 2) Eté 1950

SOMMAIRE

René NELLI

Trois contes populaires du XVIIIe siècle

Gaston MAUGARD

Les petites industries du vieux Puivert (Aude)

Pierre HUBAC

A propos des Vierges Noires d'Occitanie et d'ailleurs

Maurice NOGUÉ

Bibliographie du Folklore Audois

Trois contes populaires du XVIII° siècle

Ces trois contes sont tirés du « véritable almanach des Dieux ou amusemens pour l'année 17..., à Bordeaux, chez la veuve de Pierre Séjourné, imprimeur-libraire, rue St-James, avec privilège du Roi ». (dimensions: 015 × 011).

Cet almanach a été beaucoup lu dans les provinces méridionales pendant tout le 18me siècle. Il est orné, en première page, d'une gravure de style archaïque représentant un jeune homme enlaçant une femme. On lit au-dessous : « Almanach qui n'a plus paru ». Pour l'année 17...

Le conte des « trois souhaits » est emprunté à l'Almanach de 1765, ainsi que « le petit Noir »; « le nouvel Adam et la nouvelle Eve », à celui de 1767. Le « conte des trois souhaits » et le « Nouvel Adam » sont encore populaires en Languedoc et dans le reste de la France. Le Petit Noir ne l'est plus du tout, au moins sous son affabulation du 18me, mais il contient les thèmes bien connus de la « Belle et la Bête », surtout ceux de la version publiée, iciméme, sous le titre : « Le Lézard » (revue Folklore : Eté 1947), où l'on voit la jeune femme, abandonnée par son mari-lézard, devenir gardeuse d'oies.

On peut consulter l'« Almanach des Dieux » (1765 et 1767) au Laboratoire d'Ethnographie régionale de Toulouse. (Numéros d'enregistrement : 49-12-237 et 49-12-238).

1

Conte des trois souhaits (1)

Il y avait une fois un homme qui n'était pas riche; il se maria, et épousa une jolie femme : un soir en hiver qu'ils étaient auprès de leur feu ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins qui étaient plus riches qu'eux. Oh ? si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là. Et moi aussi, dit le mari; je voudrais être au temps des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne pour m'accorder tout ce je voudrais. Dans le même temps, ils virent dans leur chambre une très belle Dame qui leur dit : Je suis une fée, je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez : mais prenez y garde; après avoir souhaité trois choses, je ne vous accorderai plus rien.

⁽¹⁾ Nous respectons l'orthographe e la ponctuation du texte original,

La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très embarrassés. Pour moi, dit la femme, si je suis la Maîtresse, je scais bien ce que je souhaiterai : je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche, et de qualité. Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin; on peut mourir jeune, il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie, et une longue vie. Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre, dit la femme ? Cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité la fée aurait dû nous permettre de nous accorder une douzaine de dons; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin. Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du tems : examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécesaires et nous les demanderons ensuite. J'y veux penser toute la nuit, dit la femme ; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps la femme prit les pincettes, et raccomoda le feu. Comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans penser : Voilà un bon feu, je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper. A peine eut-elle achevé ces paroles qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait, nous n'en avons plus que deux à faire ; pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez. Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était plus fou encore que sa femme : car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne peut jamais l'arracher. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; tu es un méchant d'avoir souhaité le boudin au bout de mon nez. Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari : mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai un étui d'or pour cacher ce boudin. Gardez-vous en bien, reprit la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin qui est à mon nez; croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre ; en disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari, qui l'aimait lui dit : arrête, ma chère femme, je te donne permission de souhaiter tout ce que tu voudras. Eh bien, dit la femme, je souhaite que ce boudin tombe à terre. Dans le moment, le boudin tomba, et la femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari, la Fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peutêtre aurions-nous été plus malheureux étant riches, que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plait à Dieu de nous les envoyer; en attendant soupons avec notre boudin puisqu'il ne reste que cela de nos souhaits. Le mari pensa que sa femme avait raison. et ils soupèrent gaiement, sans plus s'embarrasser des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

> (Le véritable almanach des Dieux ou amusemens pour l'année 1765... pages 21 à 24).

Le nouvel Adam et la nouvelle Eve

Un jour un Roi qui était à la chasse, se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler, et s'étant approché de l'endroit d'où sortait la voix, il vit un homme et une femme qui travaillaient à couper du bois. La femme parlant à son mari, disait : il faut bien avouer que notre mère Eve était bien gourmande, d'avoir mangé de la pomme! Si elle avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous les jours. L'homme lui répondit : Si Eve était une gourmande, Adam était bien sot de faire ce qu'elle lui disait : si j'avais été en sa place, et que vous eussiez voulu me faire manger de ces pommes, je vous aurais donné un bon soufflet, et je n'aurais pas voulu seulement vous écouter. Le Roi s'approcha, et leur dit : Vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens ? Oui, Monsieur, répondirentils (car ils ne savaient pas que c'était le Roi) nous travaillons comme des chevaux, depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien de la peine à vivre. Venez avec moi, leur dit le Roi; je vous nourrirai sans travailler. Dans le moment les officiers du Roi qui le cherchaient, arrivèrent, et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le Roi leur fit donner de beaux habits, un carosse, des laquais, et tous les jours ils avaient douze plats pour dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats; mais dans le milieu de la table, on en mit un grand qui était bien fermé. D'abord la femme qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat; mais un officier du Roi qui était présent, lui dit que le Roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était dedans. Quand les domestiques furent sortis, le mari s'apercut que sa femme ne mangeait pas, et qu'elle était fort triste; il lui demanda ce qu'elle avait, et elle lui répondit qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans ce plat couvert : Vous êtes folle, lui dit son mari, ne vous a-t-on pas dit que le Roi nous le défendait ? S'il ne voulait pas que nous vissions ce qui est dans ce plat, il ne fallait pas le faire servir sur la table. En même temps, elle se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait, si son mari ne voulait pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, et comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait pour qu'elle ne se chagrinât pas. En même temps, il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris, qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper, mais elle se cacha dans un petit trou, et aussitôt le Roi entra, qui demanda où était la souris. Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté pour voir ce qui était dans le plat, je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée. Ah, ah! dit le Roi, vous disiez que si vous eussiez été à la place d'Adam vous eussiez donné un soufflet à Eve pour lui apprendre à être curieuse et gourmande : il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toute sorte de bonnes choses comme Eve, et cela n'était pas assez. Vous vouliez manger du plat que je vous avais défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne vous en prenez plus à Adam et à sa femme du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise pareille à celle dont vous les accusiez.

(Le véritable almanach des Dieux ou amusemens pour l'année 1767... pages 21 à 24).

ayang nost ting and ware soon age successful out that a silk is to colour also in an **3** can at the sound country of

Le Petit Noir

Il y avait une fois un Roi qui avait un général extrêmement habile, et qui par ses talents et son bonheur, gagnait presque toutes les batailles, ce qui lui donnait l'amitié et l'entière confiance de son maître; ce général s'appelait Thésée; malheureusement pour lui il vint à perdre une bataille intéressante, et à cette funeste occasion, les ennemis particuliers de ce général que l'esprit de jalousie dominait, s'empressèrent de le noircir et le rendre odieux auprès du Roi, en lui disant que s'il avait perdu cette bataille, ce n'était que parce que Thésée était d'intelligence avec ses ennemis, et qu'ils ne pouvaient en douter. Sur ce récit, le Roi le prit en horreur et l'exila dans une de ses terres ; il lui défendit en même temps d'avoir d'autre compagne qu'une fille qu'il avait dont le nom était Panope, fille d'une vertu à toute épreuve. Thésée obéit en partant de suite avec sa fille pour se rendre à son château. Il fut livré pendant plusieurs semaines au chagrin et au désespoir, et par la douceur du tempéramment (sic) de Panope, il parvint à se surmonter un peu. Pour effacer ses peines, il dit en lui-même que le Roi ne lui avait pas défendu la chasse, et il allait s'y amuser de tems à autre. Un jour qu'il suivait un sanglier dans les bois, il entendit une voix; il se tournait de côté et d'autre, et il ne voyait rien; enfin cette voix lui dit de se tourner par la droite, il le fit, et il apperçut un petit Noir qui l'assura que son exil finirait, et qu'il rentrerait dans l'amitié du Roi pourvû qu'il voulût lui amener sa fille Panope qu'il rendrait très heureuse. Thésée n'osait pas trop se décider, cependant il le lui promit. Mon général s'en revint à son château fort rêveur et fort inquiet; en arrivant, il trouva Panope qui s'empressa de venir l'embrasser et de lui demander comment il avait passé la journée. Et comme elle trouva son père fort pensif, elle lui en demanda le sujet. Thésée lui ayant récité ce qui s'était passé, Panope répliqua avec fermeté que puisqu'il s'agissait de son retour à la cour, elle consentait avec plaisir d'aller avec le Petit Noir, attendu surtout qu'il y avait apparence qu'il ne lui arriverait que du bien. Le jour suivant Thésée ayant averti sa fille qu'il fallait qu'elle se présentât au Petit Noir, portant un cruchon plein d'eau, elle fut en chercher

un, et ils partirent de suite. Le Petit Noir les reçut au mieux, et à peine eurent-ils commencé leur conversation, qu'il vint un Hoqueton du Roi portant le rappel du général Thésée. Panope quitta son père avec chagrin, mais se flattant du bonheur prochain de Thésée, et du sien, elle resta avec son Petit Noir qui ouvrit une porte dans la terre, pour la recevoir dans un autre monde, où elle trouva des appartements superbes qui étaient habités par lui.

Le Petit Noir passa le reste de la journée avec Panope, le plus gracieusement du monde, et sur le soir le Petit Noir lui dit: Princesse, depuis plus de deux ans je suis ici gardé par sept satellites, et la fin de mon enchantement ne peut venir que par vous pour votre bonheur et le mien: vous devez être ma femme, et il faut que vous couchiez dès ce soir avec moi: je ne puis venir coucher avec vous, continua-t-il, qu'en boule de glace, et si malgré la froideur vous pouvez me supporter pendant une heure, notre bonheur est à son comble, sans quoi nous sommes perdus. La Princesse lui promit de le supporter.

Quand le temps du repos fut venu, la Princesse fut se coucher, et peu de temps après le petit Noir arrive en boule de glace, et fut se mettre dans le lit de Panope. Cette pauvre princesse qui n'avait de sa vie souffert une telle froideur, se reculait, et la boule la suivait; elle voulait bien supporter cette froideur, mais enfin, ne pouvant plus y résister, elle se jette en bas du lit; en même temps la boule se creva, et Panope entendit un bruit affreux. Le Petit Noir sortit de la boule, et les sept satellites le lièrent et l'emportèrent. Qui passa mal le reste de la nuit? Ce fut la pauvre Princesse qui se reprochait de n'avoir pas su supporter cette froideur.

Le lendemain, le Petit Noir que l'on avait dégagé, revint voir la Princesse; il lui reprocha durement de n'avoir pas pu le supporter après le lui avoir promis; Panope lui en témoigna son regret, et elle lui dit qu'elle n'avait pas pu. Il ajouta qu'il reviendrait le soir dans la même forme, et qu'il fallait qu'elle se vainguît. La princesse le lui promit, mais elle ne put pas iui tenir parole : il arriva que la boule éclata comme la veille, le Petit Noir en sortit, et il dit à la Princesse que puisqu'elle n'avait pas pu le supporter malgré sa promesse, il fallait qu'elle mourût : Voilà, dit-il, des pistolets, voilà du poison, et voilà une épée, choisissez le genre de mort dont vous voulez mourir. La Princesse lui répliqua qu'elle méritait la mort, et qu'elle mourrait de la façon qu'il voudrait, mais qu'elle ne voulait pas choisir. Sa réponse désarma le Petit Noir, et il lui dit de nouveau qu'il viendrait encore une fois, et il la pria de le souffrir; la Princesse le promit, mais en vain. Cette froideur lui était si sensible qu'involontairement elle quittait le lit : le Petit Noir qui sortit de nouveau de la boule de glace, fit un bruit terrible, et il parla ainsi à Panope : Ma Princesse, je vois qu'il n'y a pas de votre faute, et il reste un moyen facile pour votre bonheur et pour le mien; il faut que vous sortiez d'ici, et que vous alliez dans le château voisin vous louer pour Dindonière; vous vous louerez pour sept ans et un jour, vous ne prendrez pas de gages ni aucun présent, mais vous demanderez à la fin du terme un repas pour cinquante personnes: Si pendant ce temps vous avez besoin de quelque chose, ou si vous êtes en peine, appelez-moi, et je viendrai à votre secours.

La Princesse partit le jour suivant, et fut se louer dans ledit château, pour sept ans et un jour : La Dame la voulait pour sa femme de chambre, mais elle répondit qu'elle ne voulait être que dindonnière; qu'elle ne voulait pas de gages, mais qu'elle se réservait un repas pour cinquante personnes à la fin du temps; tout lui fut accordé, et elle commença à aller garder les dindons. Après un certain temps l'ennui la prit, elle appela le Petit Noir à qui elle demanda de la mousseline et des aiguilles pour s'occuper; le Petit Noir lui en fournit, et elle faisait des manchettes superbes qu'elle donnait aux uns et aux autres. Le cuisinier de la maison ayant quitté, elle faisait la cuisine quand elle en avait le temps. On prit un jeune cuisiner qui après quelque tems devint éperdument amoureux de notre Dindonière, ce qui la facha tellement qu'elle eut recours à son petit Noir pour avoir des moyens pour s'en défendre. Le Petit Noir lui dit que si le cuisinier lui proposait de coucher avec elle, qu'elle l'acceptât, mais qu'elle lui dit qu'elle voulait qu'il fût entièrement nû. même sans chemise, et qu'avant de se coucher, il allât souffler le feu. Le cuisinier ne tarda pas à lui faire la proposition de le laisser coucher avec elle; Panope accepta, et quand il vint, elle lui dit qu'elle le voulait tout nû; il s'empressa de se déshabiller et quand il fut nû, elle lui dit d'aller souffler le feu, parce qu'elle était charmée d'en avoir dans la chambre en cas de besoin. A peine le pauvré cuisinier eut-il commencé à souffler qu'il souifla toute la nuit s'en pouvoir s'en empêcher : quand il fut jour. Panope lui remit sa chemise et ses habits, et le renvoya, en lui conseillant pour son profit de garder le secret. Le cuisinier ne voulut pas être le seul attrapé. Il fut dire au valet de chambre qu'il avait passé une nuit bien agréable avec la Dindonnière ; celui-ci ne voulait en rien croire, connaissant cette fille fort vertueuse, mais le cuisinier le lui ayant bien affermi, il projetta d'en faire autant ; il fut la trouver dans le tems qu'elle gardait les dindons, et lui en fit la proposition : elle accepta avec plaisir. et le rendez-vous fut pour le soir même. Il vint la joindre, et la Dindonière lui ayant dit, comme au cuisinier, de se mettre tout nû, il le fit ; pour lors la Dindonnière, qui avait consulté son Petit Noir, lui dit d'aller voir à la fenêtre, parce qu'il lui paraissait qu'elle entendait du bruit, il y fut, et voulant regarder en bas. il tomba, et fit le tour du château toute la nuit dans cet état; vers le point du jour la Dindonière lui jetta ses habits et sa chemise, et notre homme la laissa tranquille sans se vanter de son avanture.

Le fils de la maison voulut aussi coucher avec la Dindonière qu'il trouvait très aimable, et il lui arriva comme aux autres, surtout comme au second, c'est-à-dire que tout nû il tomba par la fenêtre en allant voir s'il y avait quelqu'un au dehors. Toute la nuit, dans le fort de l'hiver, il fit le tour du château en chantant «Cou-cou, cou-cou, cou-cou», et vers le matin la Dindonière lui jetta ses habits.

Peu de temps après les sept ans et un jour devaient être

écoulés. La Dindonière vint dire à son maître et à sa maîtresse qu'ils eussent la bonté de faire préparer le repas pour cinquante personnes, comme elle se l'était réservé; et comme c'était leur convention, on lui répondit qu'on le ferait. On prépara ledit repas. Et ce jour même qui était le dernier, on vit de loin beaucoup de monde qui venait vers le château; tous ceux de la maison furent fort effravés : c'était le Petit Noir dont l'enchantement avait fini, qui était le roi de Kahldfalk, et qui menait la suite. En arrivant au château il demanda s'il n'y avait pas une fille qui s'était louée pour Dindonière, et pour sept ans et un jour; on lui répondit que oui. On le chercha longtemps sans la trouver: cette pauvre fille que la peur avait saisi, avait été se cacher sous le lit : enfin l'ayant trouvée on la présenta au Roi de Kahldfalk qui lui dit qu'il était le Petit Noir, et qu'il venait pour l'épouser; elle ne voulut rien croire, à moins qu'il n'en reprit la forme, ce qu'ayant fait, elle le reconnut. Le Roi ayant repris sa forme naturelle, ils se marièrent, et il l'amena dans son royaume où ils ont joui longues années d'une grande félicité.

(Le véritable almanach des Dieux ou amusemens pour l'année 1765... pages 49 à 56).

René Nelli.

Les petites industries du Vieux Puivert

(AUDE)

Parmi les qualificatifs de nos villages Audois, certains sont demeurés qui ont trait à la position géographique de la localité en ce département. D'autres exprimaient des réalités d'autrefois, aujourd'hui dépassées, et n'ont pas survécu dans l'appellation officielle du village. Ils se cachent quelquefois sous des dictons ironiques. Ainsi dira-t-on de Puivert : « A Pépert, fan flahutos e roubinelhos ». D'ailleurs ce temps n'est pas loin où quelques noms de villages de la bordure Pyrénéenne — célébrité régionale oblige, à la fois renom et ironie — se doublaient de ceux des objets exportés : Bélesta des peignes en Ariège, Rivel des Comportes et Puivert des flûtes.

Il n'est pas exagéré de considérer cette contrée au nord du Pays de Sault et du Saint-Barthélémy comme une vieille région d'élection de l'industrie. Les petites forges à la catalane de l'Alet et du Mirepoix, l'industrie lainière Chalabraise, la poterie de Mirepoix, sans excepter toute une gamme jurassienne dans les techniques du Plantaurel, à Ste-Colombe et Labastide-sur-l'Hers, à Bélesta, Rivel et Puivert. Ici l'industrie lapidaire, le « jayet » des chapelets et de la verroterie, là le peigne de buis, ailleurs les comportes, les clochettes destinées au bétail et les faucilles, puis la tournerie, la vannerie et la coutellerie.

Les documents du passé abondent. Les vingtièmes de l'industrie, les descriptions de la province et des diocèses, remarquables de précision, dûes aux voyageurs éclairés de l'Ancien Régime; l'ouvrage du Préfet, baron Trouvé, sur le département de l'Aude au début de la Restauration. Et les recensements d'il y a un siècle. Restent encore les témoignages de nos contemporains. M. l'Abbé Salvat a consacré un opuscule aux « esquilhès » de Rivel. Nous avons obtenu bien des renseignements de M. A. Plantier, Audois et Parisien, et de MM. L. Astruc et J. Jouret, le dernier tourneur et le dernier coutelier de Puivert. En ce village, lin, bois, osier, corne et même acier donnaient lieu à maintes activités artisanales, certaines assez communes, mais d'autres nettement originales.

Les Petits Métiers du textile.

Les surnoms ont quelquefois leur utilité. Ils permettent en certains cas de retrouver la trace d'un artisanat familial aujour-d'hui délaissé. Nous ne connaissons qu'un seul « Carbounié », mais on charbonnait dans les forêts de Puivert sous le deuxième Empire encore, tant que fonctionnèrent les forges de l'Hers. Par contre le surnom de « Ticheyre » est plus fréquent. Il y avait plusieurs tisserands dans la commune, entr'autres Olive à Camp-

bonnaure, Gougaud à Campast et Jourda aux Arnoulats. Le lin était semé à la Saint-Jean en bonne terre, dans les « ferrachals » ou fourragères. Et maintes fileuses salivaient à la veillée, autour de l'âtre. Enfin le tisserant fabriquait la bonne toile de maison, blanche, solide, inusable, mais rude. Elle emplit encore bien des « cabinets » d'autrefois. Même le sac de farine ou « sac de minot », même le tablier de la fermière étaient de toile — qui sont de jute aujourd'hui — Et les cruchons destinés à l'huile de lin, naguère encombraient les greniers. La mode a tué cette longue habitude et l'usine a tué l'artisanat. Rares sont les débris de métiers, quasi introuvables, mais il serait vain de décrire ici des techniques aussi répandues jadis que celle du fil et du tissage.

Nous ajouterons la fabrication des casquettes noires avec visière. C'était la coiffure de nos paysans autrefois. L'artisan, vendeur par les villages et les foires, également conteur hors pair, c'était « le tailleur », Nègre à Campbonnaure. La fabrication des couvre-pieds, gagne-pain de plusieurs ouvrières de Puivert dépendait de l'industrie Chalabraise, celle-ci tributaire de commandes Danubiennes.

Les couteliers.

Vers 1900, il y avait cinq couteliers, tous Jouret. Depuis, deux d'entr'eux ont émigré à Quillan et Chalabre, et deux autres ent disparu récemment. Un seul artisan en 1950. Pourtant cette lechnique de l'acier et de la corne avait sa réputation. Nullement anachronique cette fabrication aurait mérité de survivre.

Jusque vers 1860, la matière première du manche était la corne de la brebis de montagne, ou le bois de la contrée. Puis les cornes vinrent d'Australie, et de meilleure qualité. Blanche, noire et blanche, ou noire, la corne de la brebis a la couleur de la toison. Les fabricants de peignes d'Ariège fournissent cette matière et récupèrent les déchets, la cornaille, riche en éléments azotés. La corne de brebis est courbe, on la chauffe, on la redresse, on la moule, mais elle n'est jamais totalement utilisable. Ce travail exige beaucoup de minutie. Une seule famille en avait le monopole autrefois car ce travail de la corne était inséparable de certains secrets dans la trempe de l'acier. L'artisanat du métal est chose fermée dans la société d'autrefois tout comme dans les sociétés primitives d'Afrique, initiation, caste, privilège, ou plus simplement ici titre de fierté et même de noblesse d'une famille. Nous savons qu'à Rivel proche, quelques familles excellaient dans le domaine de la faucille et des mille clochettes. Ici les Jouret fabriquaient des couteaux de toutes variétés, y compris les serpes et les lames sur modèle. Ils affilaient en outre toutes sortes d'outils. Dans la plupart des maisons de la contrée abondent les couteaux de cuisine inusables en corne noire, avec la mention « Jouret Puivert ». Seuls les couteaux de boucherie et le grand couteau de la fête du cochon ont leur manche en bois.

Au milieu du siècle, les Jouret étaient en même temps que fabricants, marchands de couteaux, nous devons entendre cela au sens de colporteurs par les villages et les foires, surtout vers la montagne, comme l'étaient peu ou prou tous les artisans de la vieille France. Puis ils se cantonèrent dans la seule fabrication et fournirent aux magasins de diverses villes. Actuellement la lame a été délaissée. M. Jean Jouret fabrique les manches de corne en série pour la coutellerie de Thiers.

Avec une technique de premier ordre, Puivert avait négligé ss chances de devenir un centre pyrénéen de coutellerie moderne.

Le travail du bois.

Lisière forestière, ou mieux environnement forestier, telle est la position de la commune. Hêtres et sapins avec avant-bois de noisetiers au Sud — c'est la falaise du plateau de Sault ; chênes et feuillus avec sous-bois de buis sur les calcaires et dans les combes du Plantaurel. Le hameau de Lescale a choisi le travail de l'osier, ou plutôt le noisetier moins noble, les menuisiers de Puivert disposaient du sapin, du chêne, du tilleul, du merisier et autres bois, les tourneurs s'accommodaient surtout de l'arbuste des « bouiches » du Plantaurel.

Le Baron Trouvé notait la fabrication « des cribles à grain, tout en bois, le fond en lattes de noisetier, la bordure en hêtre ». Le tamis du crible, l'ancien van, est aujourd'hui en métal. Cette production est oubliée. Mais Lescale demeure un centre de vannerie, passe-temps lucratif de la veillée ou de l'hiver.

Le noisetier abonde ici. Un lieu-dit porte le nom d'Abelhanou. Berger et cultivateur rapportent le soir un faix de noisetier. Fendues en long, ou tordues et souples, enlacées, les baguettes deviennent hotte, corbeille ou petite corbeille ovale et plate, « gourbelh, desco e desquet »; trois objets essentiels. Ce dernier sert dans l'épierrage des champs, la corbeille sert dans le ménage, on l'appelle aussi « plego-taulo », ou lors de la récolte des pommes et des prunes. La hotte à l'anse de noisetier était d'usage frès courant autrefois dans le transport du fumier, d'herbes, de racines ou tubercules.

Cette activité s'est maintenue. Lescale compte six ou sept vanniers. L'exportation était même importante dans les aonées 40. Quillan reçoit la vannerie de Lescale au 16 août. Par contre on ne tresse pas la paille ici. Le « pays des paillassons » qui est celui du seigle, c'est Campagna de Sault, si Lescale est le village des hottes.

L'agglomération « du Pont » — improprement appelée aujourd'hui Puivert — était le centre de la menuiserie. Une dizaine de familles sont mentionnées (1). Il faut ajouter à cela divers « carretiès » dans les hameaux, monteurs de charrettes. Si bien des paysans fabriquant eux-mêmes manches d'outils, fourches anciennes de bois à deux dents et même à trois, l'une opposée —

⁽¹⁾ Aymes, Vidal, Grassaud, outre-pont, Bonnaure et autres à la Bordette, Delsol, Peille le long du Blan, Soula, Raspaud...

la fourche à donner le fourrage —, ils s'adressent à l'artisan lorsqu'il s'agit du manche de la faulx, du joug, parfois du râteau. Enfin bien des villages voisins s'approvisionnaient ici en meubles et échelles. Les échelles étaient plutôt le fait de maçons-menuisiers. Les Aymes étaient les maîtres; leur atelier c'était la place du village. Buffets de cuisine en merisier, armoires de noyer, tous meubles simples mais finis, c'était la dot de nos grand mères.

Beaucoup moins importante aujourd'hui par le nombre des artisans, mais modernisée, cette activité se prolonge dans l'actuelle menuiserie et charronnerie qui compte quatre ou cinq ateliers.

Il n'en est point de même de la tournerie. Un seul tourneur aujourd'hui, trente vers 1890. Nous donnerons quelques noms : Astruc, Fargues, Sylvestre, Sadourni, Potabès, Marty... la plupart a Puivert, mais aussi dans les hameaux de Campadourni et Campmarcel, encore que les noms n'aient guère de signification en un temps où quatre cent familles se distinguaient par les surnoms. Vers 1800, écrivait le baron Trouvé, Puivert fabrique des « sifflets, flûtes, fifres, canulles, tuyaux à faussets pour les tonneaux, fuseaux, pesons, manches d'alène, de limes, et d'autres outils, mortiers, pilons, cuillers à pot ». Habiles ouvriers et gamme riche et longue, à laquelle s'ajoutent vers la fin du siècle les « roulettes de lits », les « têtes de champignon » ou portemanteaux, les maillets de buis pour ferblantiers cependant qu'avait sonné le déclin des fuseaux, des cuillers de bois et même des flûtes.

Le matériau, c'était le frêne, l'alisier, le merisier, le hêtre et surtout le buis des bouiches et des sous-bois proches. On l'importait aussi depuis Bessèdes de Sault. Une charge sur l'épaule et une autre sur l'âne, quarante sous les cinquante kilos de buis après trente kilomètres de marche.

L'installation du tourneur est très simple. Dans une maison en hauteur d'autrefois, le rez-de-chaussée ou « passade » est l'atelier. Une longue tige de buis flexible au plafond, un établi très simple sur lesquels glissent deux blocs de bois avec pointes opposées, sous s'établi une pédale qui est un A de bois. Une cordelette solide de deux mètres cinquante environ relie ces trois pièces, enroulée trois ou quatre fois autour de la pièce à tourner, un morceau de buis ou de hêtre mobile entre les deux pointes. Le ciseau est l'outil essentiel. Parfois la cordelette est enroulée autour d'un « entraîneur » qui transmet le mouvement à une lancette ou perceuse, cependant que l'ouvrier oppose le bloc à forer. A peu près toutes les pièces présentent un léger creux aux extrémités de l'axe horizontal. Cela est dû à la rotation autour de la pointe ou des pointes. Actuellement, M. Louis Astruc utilise la force motrice électrique mais conserve précieusement la vieille pédale.

Autrefois nos tourneurs avaient leur spécialité. Sadourni les saliniés. Un Fargues les manches d'outils, de pioches par exemple. Un autre, dit le Russe, fabriquait les fameuses flûtes. D'au-

tres pouvaient faire le tuyau, mais lui, accordait l'instrument. Les frères Astruc, à coté de maillets, roues de lits étaent les fabricants bien connus de robinets. Fabriquer un robinet exige près de deux heures de travail. Nous décomposons : dégrossir et scier un bout de buis; façonner, c'est-à-dire obtenir grosso modo un tronc de còne; percer un trou perpendiculaire à l'axe du futur robinet; y loger un bouchon de liège; percer ce liège, ce qui est délicat car le copeau de liège n'est pas fin comme celui du bois. Faire la clé du robinet, scier, façonner, trouer et adapter une cheville à la tête, percer le tube. Enfin percer le robinet sur les deux-tiers du grand axe et bien faire coïncider les deux trous perpendiculaires.

La fabrication se fait heureusement en série. M. Astruc produit quatre espèces de robinets vendus à des particuliers sur commande ou expédiés à divers magasins tandis qu'autrefois on les vendait sur le champ de foire, notamment au chef-lieu à Sainte-Catherine. La cave coopérative et plus encore l'ère du vin cher et l'achat au détail parcimonieux ont eu des répercussions sur la demande. Le robinet est vendu actuellement vingt-cinq francs pièce au détail et vingt en gros. Cette fabrication ne persiste que par amour du métier. Que faire d'autre à soixante dix-neuf ans! M. Astruc fabrique tout de même des bobineaux de hêtre destinés à l'industrie textile ariégeoise. C'est plus rapide à faire et beaucoup plus demandé.

Nous enregistrons donc une destinée différente de ces diverses industries puivertaines : disparition totale des arts du textile, survie précaire de la coutellerie et de la tournerie, par contre, entêtement courageux de la vannerie et modernisation dans la menuiserie-charronnerie. Le passé, le vieux Puivert, se prolonge avec ses vieux métiers et quelquefois ses vieilles familles.

A propos des Vierges-Noires d'Occitanie et d'ailleurs

L'admirable exposition qui se tient au Petit Palais en ce mois de Juin 1950 ramène l'attention des curieux sur le problème des Vierges Noires.

Nombre d'érudits et chercheurs ont cherché à percer le mystère de ces statuettes, de pierre, de bois ou d'argile, parfois de métal, et aussi de ces figurations sur fresques, tapisseries et vitraux, mosaïques ou tableaux qui représentent la Vierge sous les traits d'une négresse, et l'Enfant Jésus comme un négrillon, souvent avec un réalisme surprenant, cheveux crépus, lèvres fortes, yeux globuleux.

On a recensé, et ce n'est pas fini, près de deux cents Vierges Noires en France. Il semble bien que ce soit notre pays qui en compte le plus grand nombre en Europe occidentale. Et, si parmi les provinces de France, on cherche comment les Vierges Noires sont réparties, on constate que, sans compter les représentations sur tapisseries, vitraux, fresques et tableaux, on en trouve plus de cent en Occitanie.

Trente deux en Languedoc, dix-huit dans le seul Puy-de-Dôme, onze dans le Cantal, douze en Bourbonnais, treize en Roussillon, neuf en Guyenne et Gascogne et vingt-deux en Provence. Ce ne sont là, en vérité, que des chiffres très provisoires. Le recensement est fort incomplet; il est difficile à conduire, car il arrive assez souvent que le clergé local manifeste quelque déplaisir à signaler ces « vestiges de superstitions du paganisme ».

Et il est vrai qu'on peut se demander, entr'autres hypothèses, si l'on ne se trouve pas là en présence de divinités païennes de longue date vénérées par des générations de fidèles, qui en remontant au cours des siècles, sont eux aussi issus de païens. Mais quels païens étaient-ce ? Et quelles divinités ?

Quelques spécialistes du folklore penchent vers les religions préchrétiennes de Syrie et du Liban : il s'agirait des Phéniciens.

On a peu coutume de chercher trace des Puniques en Gaule. Lorsqu'on en trouve, on hésite à les reconnaître. Pour la majorité, sinon la quasi-unanimité des historiens, la Gaule a été découverte par Jules César et civilisée par des Romains. La Gaule d'avant la conquête romaine était, selon eux, à peu près sans histoire et sans civilisation, et ils vous parlent des druides, des dolmens pêle-mêle avec les habitants des cavernes...

On a bien fini, tout de même, par ramasser de ci, de là, des preuves d'une civilisation, pré-romaine. On sait que les Gaulois commerçaient avec le monde méditerranéen, utilisaient des véhicules, des chars, qu'ils avaient des routes et des ponts, des foires et des marchés, des ateliers de métallurgie, des émailleurs, des fondeurs, des mines et des carrières, et que les dieux qu'ils adoraient provenaient pour la plupart du Midi, et de l'Orient proche, par la mer et par les rivières. La Gaule était sur la route de l'ambre et du manganèse. Les Phéniciens passaient par les voies fluviales du Rhône, de la Haute-Loire et de l'Allier pour atteindre la Manche d'une part, et d'autre part la Saône, le Rhin, la Baltique.

Il y aurait beaucoup à dire sur la pénétration punique en Gaule bien avant l'existence de Rome en tant qu'état impérialiste. Pénétration pacifique, culturelle, commerciale, industrielle, grâce à laquelle les Gaules étaient en relations avec la mer antique et connaissaient les arts du verre et de l'émail, le travail de l'orfèvrerie, et tiraient profit du commerce international.

Les traces de cette présence phénicienne se retrouvent dans la toponymie, dans le folkore, dans certaines exploitations minières, dans le tracé de voies de pélerinage, dans l'antiquité de certaines installations thermales, de gués aménagés, dans la découverte archéologique aussi. On trouve sur les routes phéniciennes, des sanctuaires, des grottes, des cryptes, des sources sacrées, des vestiges de temples et d'autels, des traditions, des débris de poteries, des tarifs de douane et d'octroi, des instruments et des outils nettement identifiables, et des statues de divinités méditerranéennes. Colporteurs pérégrins, les Puniques apportaient aux Gaulois des amulettes, des figurines, des emblèmes religieux en provenance du Delta, de Syrie, du Liban et d'Afrique carthaginoise. C'est pourquoi, de Marseille à Toulon sur Allier, au Mont-Saint-Michel, à Bâle, on ramasse tant de figures d'Astarté, tant de piliers Zed, de statuettes d'Isis, tant de Baals, de Tanits, et tant de colombes, de croix ansées, autour des sources et des nécropoles antiques, tant de Barques d'Isis, de grenades de Tanit, cependant que Baal tourne en Bel. Bélus ou Bélénus, que la fleur du lotus se mue en lys, le cèdre en un pin et le crocodile en dragon. Et la couronne de tours qui pèse au front de l'Astarté libanaise se transforme en une couronne royale ou impériale lorsqu'un copiste maladroit répare ou rénove une statuette d'argile ou de bois que les caresses des fidèles ont fini par user, ou que le temps accumulé a fait tomber de vétusté.

Car la plupart des statues des divinités importées ont fini par disparaître, fussent-elles de pierre ou de métal. Mais la vénération des hommes et des femmes exigeait leur remplacement.

Ces divinités, si elles étaient rouges ou brunes de teint, on les a remplacées par des statues souvent plus noires encore. Certaines sont carrément « passées au goudron ». Même on a donné à ces remplaçantes un caractère négroïde que les originaux n'avaient pas. On n'a omis ni la colombe d'Astarté, (mais ce n'est plus la colombe païenne) ni la grenade de Baal (mais c'est devenu une boule, un globe terrestre surmonté d'une

croix) ni le lotus, (mais c'est à présent un lys). Quelquefois, la couleur a été omise volontairement, mais le copiste a été si fidèle qu'il a recopié sans le savoir des symboles incompris. Un signe de Tanit devient ainsi une cordelière qui retient une chemisette. Et d'autres fois la statue a été reproduite telle quelle, informe, avec une tête à peine ébauchée et un corps qui n'est qu'un bâton de bois mal dégrossi. Comme certaines idoles de Canaan, comme un Zed fait d'une branche de cèdre non retouchée.

On a creusé dans le dos de la statuette la même fente longitudinale que portait la précédente, et où les fidèles glissaient une supplique ou un don.

Autant que possible, on a recopié une Astarté de cèdre en taillant du cèdre ou du poirier, mais parfois on a utilisé du marbre et on l'a peint tout en noir, afin de retrouver la teinte même de l'antique statuette. Surtout, on a continué, même si successivement deux ou trois statuettes se succédèrent sur le même autel, à donner la même attitude aux nouveaux exemplaires substitués aux précédents. Et c'est là, que nos statues actuelles soient noires, brunes, dorées, grises ou même absolument blanches, la caractéristique de leur origine, de leur rattachement plutôt à un ancêtre païen.

L'antiquité païenne du Proche-Orient adorait la Déesse-Mère à l'Enfant. Il s'appelait Eschmoun, Horus, Adonis. Elle avait nom Tanit, Isis, Astarté. Sous des noms différents, et d'autres encore, c'était la déesse de la maternité, de la fécondité, de l'abondance, par conséquent de la pluie, de la mer poissonneuse, du bonheur, de la santé, de la guérison.

Isis trônait sur un pilier (le pilier d'Osiris, l'arbre-dieu, le symbole mâle). Elle tenait Horus à son bras gauche. Elle l'allaitait.

Tanit assise sur un trône tenait Eschmoun sur ses genoux, d'une main elle supportait un de ses seins gonflés de lait et le pressait pour faire jaillir le lait nourricier. L'enfant tenait dans sa main un bout du vêtement maternel et avançait sa tête vers le sein.

Astarté généralement sans son enfant était représentée pressant des deux mains ses seins pour en faire jaillir l'abondance.

Telles sont les trois attitudes de la Déesse-Mère de l'Egypte, du Liban, de l'Afrique carthaginoise. La Mère et l'Enfant tiennent en mains leurs emblèmes respectifs, ou bien sous leurs pieds, et c'est un croissant de lune, un monstre, des cornes.

Rien n'évolue aussi lentement que les coutumes religieuses. La vénération s'attache aux images et aux figures très antiques. Même si l'on propose à l'adoration des fidèles des œuvres d'art, des statues neuves, peintes de frais. Nous l'avons noté, la plupart de ces figurines noires ou brunes, ou rougeâtres ne sont nullement artistiques, encore que pour la presque totalité d'entre elles il faille signaler la splendeur des couronnes , des ornements, des robes, de l'autel.

On peut penser que depuis plusieurs millénaires les grands

pélerinages suivent les mêmes chemins et conduisent aux mêmes autels, avec des rites identiques, vers des Vierges-Mères « au pilier », « à l'oiseau », « à la source », et qu'on appelle Notre-Dame de Sous-Terre, la Nègre, la Négrette, la Noire, la Dorée (Daurade), la Sarrazine, celle du Mont-Tombe, ou du Marthoret ou Marthuret, ou la Souterraine, ou la Retrouvée.

Depuis des millénaires, des femmes de notre pays vont se prosterner devant ces figures sombres et mystérieuses, ces visages énigmatiques, exotiques, de Palestine, de Phénicie, du Liban, de la Judée, venus par mer du pays où le soleil se lève, et les foules en prières demandent depuis des millénaires à ces statuettes, en lesquelles tant de foi s'est concentrée, la préservation des êtres chers, la sauvegarde de la maison, la fertilité du sol, des fruits pour le verger, la santé des troupeaux, la protection des matelots en mer, la guérison des maladies, et des enfants pour perpétuer la race en perpétuant le culte.

Ainsi, lorsque comme le veut la légende, les Saintes Femmes prirent pied sur notre rivage d'Occitanie, il y avait déjà sur ce sol des Gaules depuis longtemps, depuis plus de mille ans sans nul doute, des autels vénérés tout préparés pour accueillir la Vierge et son Fils, des autels où brulait depuis des siècles l'espérance en un Dieu miséricordieux et en un Sauveur.

La divinité de la Maternité et de l'Enfance, la Foi en l'Eternel, et les symboles essentiels avaient leurs fidèles, leurs dévots; les voies étaient depuis longtemps tracées, les cierges brillaient sous les voûtes. Des fleurs et des fruits jonchaient les sanctuaires.

On compte au moins quarante Vierges-Noires tout au long de l'Allier et de la Loire en son cours supérieur. C'étaient les voies de l'or, de l'ambre, de la civilisation, la voie par où le christianisme allait pénétrer au sein des Gaules. Ce n'est pas par hasard qu'on y retrouve des Marsat, des Toulon, comme on rencontre des Marsa, des Toulon sur les côtes phéniciennes et carthaginoises. La présence d'une Vierge-Noire nanifeste très vraisemblablement une antique présence préchrétienne, une précursion libanaise, une annonciation, une anticipation, une foi qui remonte infiniment loin dans le temps.

Bien avant Rome en tout cas, puisque lorsque Hannibal traversa les Gaules et franchit les Alpes pour envahir l'Italie, c'est de comptoir punique en colonie punique qu'il chemina, et l'on pourrait sans nul paradoxe tracer son itinéraire en joignant simplement par un trait des sanctuaires actuellement encore consacrés à des Vierges-Noires, à travers Roussillon, Languedoc, Provence, Dauphiné, Savoie, par Banyuls, Thuir, Cases-de-Pène, jusqu'aux Charmaix qui est près de Modane, en passant par tous les sanctuaires du Rhône, de l'Isère et de l'Arc.

BIBLIOGRAPHIE DU FOLKLORE AUDOIS (1)

II. ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE (suite)

C. - LA SCIENCE DU PASSÉ (suite)

2° - Les Temps Antiques

- 835 **Besse.** *Histoire Carcassonne* p. 1 sq. temps légendaires.
- 836 **Mahul.** Cartulaire t.V p. 221 sq. époque légendaire de la Cité de Carcassonne.
- 837 **Fédié.** *Histoire Carcassonne* p. 42 sq. la légende de la Cité.
- 838 **Poux**. *Cité Carcassonne* t. I p. 3 sq. temps légendaires et origines lointaines de Carcassonne.
- 839 **Jourdanne** (Gaston). *Histoire des Pays de l'Aude* R.A. février 1887 p. 26 sq. ibid. novembre 1887 p. 228 sq. origines fabuleuses de Carcassonne et de Narbonne.
- 840 **Jourdanne**. Contribution Folklore Aude p. 137 sq. traditions légendaires dans l'antiquité origines fabuleuses de certaines villes de l'Aude.
- 841 Jeanjean (J.-F.). Les Ibères dans le Bas-Languedoc Les Origines de Carcassonne avant l'invasion celtique — S.A.S.C. 1945 — p. 121 sq. — origines fabuleuses de Carcassonne.
- 842 Girou. Carcassonne p. 16-17 traditions légendaires.
- 943 **Féraud** (Henri) **Sire** (Pierre et Maria). *Folklore de la Cité de Carcassonne* F.A. 29 décembre 1942 p. 151 sq. les traditions légendaires origines de Carcassonne.
- 844 **Trouvé.** Description Aude p. 236 ancien temple des Druides à Saint-Michel de Lanès traditions légendaires.
- 845 **Maffre.** Résumé histoire de Rouffiac-d'Aude (près Pomas) p. 1 sq. origines légendaires.

⁽¹⁾ Voir Nos 38 à 58.

- 846 **Fédié.** Comté de Razès p. 59 le « pont du diable » à Alet traditions légendaires sur ce pont d'époque romaine.
- 847 Montagné (Abbé Paul). Les Superstitions Populaires Audoises F.A. 34 printemps 1944 p. 91-92 légende gallo-romaine de Guendic, fille de Kremvedor, héros gaulois narbonnais.

Annexe : Folklore et Numismatique

- 848 Amardel (Gabriel). Les monnaies antiques coupées C.A.N. 1909 p. 593 sq. observations sur les monnaies antiques coupées recueillies à Narbonne.
- 849 Amardel (Gabriel). Les monnaies antiques percées C.A.N. 1910 p. 1 sq.
- 850 Amardel (Gabriel). Les monnaies antiques intentionnellement oblitérées — C.A.N. 1912 — p. 112 sq.
- 851 Amardel (Gabriel). Monnaies antiques oblitérées C.A.N. 1912 — p. 271 sq.
- 852 Amardel (Gabriel). Encore les monnaies coupées C.A.N. 1914 p. 300 sq.
- 853 Amardel (Gabriel). La centième monnaie coupée C.A.N. 1915 p. 376 sq.
- 854 Amardel (Gabriel). Encore quelques monnaies oblitérées C.A.N. 1915 — p. 381 sq.
- 855 Cals (Chanoine Joseph). Notes de Numismatique Audoise — S.E.S.A. 1938 — p. 92 sq. — d'une pièce coupée trouvée dans une sépulture à Montipèze, commune de Villegailhenc — « avec M. Amardel, numismate narbonnais, nous regardons ces monnaies comme n'ayant aucune valeur d'échange et comme sectionnées dans un but proprement religieux et superstitieux ».
- 856 **Nogué** (Maurice). Folklore et Numismatique F.A. 16 juin 1939 p. 167 sq. monnaies-talismans.

(à suivre)

M. N.

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais Carcassonne.

